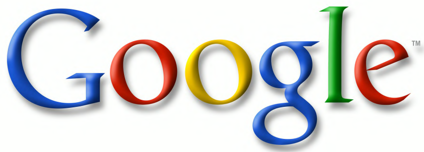





vincit
ore, re
C
VER HEYDEN DE LANCEY
of the
MIDDLE TEMPLE
&
GRAY'S INN

by C. Desprez de Boissy



LETTRE

DE M. DES P. DE B*

Avocat en Parlement,

À M. LE CHEVALIER DE**

Sur les Spectacles.

LETTRE

DE M. DES P. DE B*

AVOCAT EN PARLEMENT,

A M. LE CHEVALIER DE***

SUR LES SPECTACLES.

Mille hominum ſpecies & rerum diſcolor uſus
Velle ſuum cuique eſt nec voto vivitur uno. *Perſ. Sat. 5.*

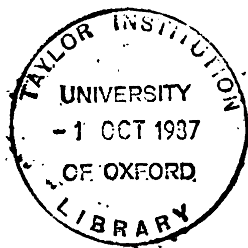


A PARIS,

Chez la Veuve LOTTIN, & J. H. BUTARD, Imprimeurs-Libraires, rue S. Jacques, à la Vérité.

M. DCC. LVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.





LETTRE

DE M. DES P. DE B*

Avocat en Parlement,

A M. LE CHEVALIER DE**

Sur les Spectacles.

IL me paroît que vous êtes bien prévenu, MONSIEUR, contre mon peu de goût pour ce qu'on appelle commerce de Galanterie. Vous regardez mes sentimens à cet égard comme une suite de mes

préjugés contre la fréquentation des Spectacles. Vous ne voudriez pas que le Théatre me parût une école, où les cœurs les plus indifférens apprennent à devenir sensibles, & à ne connoître que trop la passion sur laquelle vous me reprochez d'être si réservé. De-là vous pensez que je m'attire un ridicule en me privant de ce qui fait, selon vous, l'amusement & le plaisir des honnêtes gens. Exister sans aimer vous paroît impossible. Vous avez raison.

On n'a reçu du Ciel un cœur que pour aimer.
Desp.

Mais quoique l'amour soit la vie du cœur ; il me semble que c'est de tous les sentimens de l'ame celui dont on doit le moins se faire un jeu. Lorsque ce sentiment n'a d'autre objet que ce qui peut flatter les sens, on perd souvent de vue ce que Cicéron renferme sous l'idée de l'honnête, c'est-à-dire, les principes qui doivent assujettir notre conduite à la raison.

Selon cette ancien Moraliste, qu'on ne peut accuser de rigorisme, on ne doit se prêter aux objets sensibles

qu'avec une extrême réserve. En effet; les impressions qu'ils font sur nos organes agissent assez souvent sur notre cœur avec une telle violence, que nous en sommes tyrannisés.

Vous savez, Monsieur, à quels excès se portent ceux qui font consister leur bonheur à réunir le plus d'honneurs & le plus de richesses qu'il est possible. Je suis de moitié avec vous dans le mépris que vous avez pour ces gens qui s'aimant eux seuls s'abandonnent aux passions

que nous ne pouvons satisfaire qu'aux dépens de nos Concitoyens; car un ambitieux, un avare heureux, s'il en peut être, ne le sont qu'en possédant ce qui pourroit faire le partage & la félicité de plusieurs familles. Vous réprouvez donc, avec raison, ces passions qui portent un caractere si nuisible à la Société. Mais ce qui s'appelle la tendre passion vous paroît être la passion de l'humanité; & en conséquence vous ne sçauriez me pardonner de ne pas en suivre les attraits.

Vous m'adreſſez cette maxime du Sage : *Ne ſoyez ni trop juſte ni plus ſage qu'il ne convient.* * La connoiſſance que j'ai de votre zele pour mon bonheur, ne me permet pas d'être indifférent à vos conſeils. Je les attribue à cette noble inclination qui vous porte à ſouhaiter & à communiquer à vos amis tout ce qui leur eſt avantageux.

Vous voudriez donc me raſſurer ſur les riſques qui me ſemblent être attachés à la galanterie, & me perſuader

* Noli eſſe juſtus multum, neque plus ſapias quam neceſſe eſt.

de la grande utilité des Spectacles. Mais j'ai à vous opposer d'anciens préjugés d'autant plus difficiles à détruire, que je les crois très-équivalens à des raisons homologuées au tribunal de la Prudence. Souffrez que je vous les expose. Ce n'est pas un discours moral que je prétends vous adresser. J'ai seulement intention de vous faire confidence des principes qui me dirigent sur ces objets. Je vais d'abord vous exposer en peu de mots ce que je pense sur cette tendre & volage

paſſion dont le terme de galanterie nous préſente l'idée.

L'amour qui ſe rapporte à l'union des deux ſexes eſt une paſſion qui a donné lieu à beaucoup d'événemens dont la mémoire n'eſt pas à ſon avantage.

Cette paſſion eſt, dit-on, inévitable. Les deux ſexes, ſelon un Auteur moderne, ſemblent ſe faire une priere réciproque pour s'unir l'un à l'autre. Je conviens que cet attrait naturel, qui a dégénéré en paſſion depuis la dégradation de l'homme, eſt ſi in-

séparable de notre être, que la sagesse ne consiste point à ne pas en ressentir l'impression, mais à l'assujettir à la retenue qu'exige le devoir.

Plus on est assuré du pouvoir impérieux de cette passion, plus on est obligé de la contredire ou de ne s'y prêter que selon les regles établies par la Religion & par les Loix, en ne se permettant qu'une alliance légitime dont on peut dire avec M. Gresset:

L'union de deux cœurs vertúeux
L'un pour l'autre formé, l'un par l'autre heureux
Peut adoucir les maux, peut embellir la vie.

Si la raison n'oppose point

de digues à l'impétuoſité de ce penchant, il n'eſt point d'excès où l'on ne puiſſe être entraîné; & ſi l'on n'eſt pas en garde contre les attraits qui peuvent nous ſéduire, ou l'on ſe prépare des tourmens inévitables par la contrainte dans laquelle le devoir nous retiendra, ou l'on s'expoſe à ſe livrer à la paſſion juſqu'au point de ne reſpecter aucunes loix. Ces méſalliances indécentes dont il réſulte quelquefois un contraſte humiliant de condition, ſouvent une extrême indigence, &

ces unions clandeſtines où les droits ſacrés de l'hymen ſe trouve violés, ne ſont que les ſuites de l'imprudence avec laquelle on s'eſt livré aux objets les plus capables d'irriter la paſſion.

Je ſçais que ſi je communiquois mes idées ſur cette paſſion que l'on eſt convenu d'annoblir en l'appellant le foible des grands cœurs & des Héros, je m'expoſerois à être taxé de miſanthropie. On me jetteroit dans la claſſe de ces Cenſeurs de mauvaiſe humeur, qui s'aimant eux ſeuls

ſans rivaux, critiquent tout ce qui n'eſt pas aſſorti à leur goût, & condamnent les plaiſirs dont ils ne veulent point faire uſage.

Je ſuis trop ami du genre humain, pour ne pas redouter les effets de ce caractere chagrin qui fait le plus d'ennemis dans la Société. Il y a plus de ſûreté à recevoir des leçons qu'à paroître vouloir en donner. * Je ne m'aviſe donc pas de déclamer tout haut contre ceux qui abuſent de l'inclination que la nature nous

* Tutius veritas auditur quam prædicatur.

inſpire pour le ſexe. Mais je ne m'en tiens pas moins à mes idées. Je penſe qu'il n'eſt pas prudent de ſe faire un amuſement de la paſſion de l'amour.

. . . . . . Ce n'eſt point à Cithere
. . . .
Qu'il faut chercher & les jeux & les ris.
Rouſ. Liv. 1. chap. 2.

Il m'eſt quelquefois arrivé de feuilleter Quinault. J'ai l'eſprit monté ſi ſingulierement, que je ſuis toujours frappé des déclamations & des fréquentes plaintes qui s'y trouvent contre notre prétendue belle & héroïque paſſion. Elles me paroiſſent même ſi énergiques, que je

m'en fais une eſpece de Code ſur cet objet. Devrois-je paſſer pour m'en tenir trop à la lettre & n'avoir pas aſſez de fineſſe pour en pénétrer l'eſprit ? Je crois, par exemple, devoir adopter dans leur ſens naturel les penſées ſuivantes :

PHAETON.

ACTE II. Sc. II.

Ah ! qu'il eſt dangereux
De s'engager ſur la vaine aſſurance
Des ſermens amoureux !

Sc. V.

Gardons-nous de ſouffrir que l'amour nous engage
Dans les trompeurs enchantemens.
Gardons-nous des embarquemens
Où le repos du cœur fait un fatal naufrage.

PERSÉE.

ACTE II. Sc. V.

Quels tourmens ne fait point ſouffrir
Un malheureux amour que l'on ne peut éteindre
Et que l'on n'oſe découvrir !

ARMIDE.

ACTE III. Sc. IV.

Plus on connoît l'amour, & plus on le déteste.
Détruisons son pouvoir funeste,
Rompons ses nœuds, déchirons son bandeau,
Brûlons ses traits, éteignons son flambeau.

ACT. IV. Sc. III.

Ce que l'amour a de charmant
N'est qu'une illusion qui ne laisse après elle
Qu'une honte éternelle.

Sc. I.

Redoublons nos soins, gardons-nous
Des périls désagréables.
Les enchantemens les plus doux
Sont les plus redoutables.

Sc. IV.

Fuyons les douceurs dangereuses
Des illusions amoureuses.
On s'égare quand on les suit :
Heureux qui n'en est pas séduit !

ATIS.

ACTE IV. Sc. V.

L'amour trouble tout le monde,
C'est la source de nos pleurs,
C'est un feu brûlant dans l'onde,
C'est l'écueil des plus grands cœurs.

ATIS.

ACTE III. Sc. II.

Dans l'empire amoureux
Le devoir n'a point de puissance.

ISIS.

ACTE III. Sc. VII.

Le chagrin suit toujours les cœurs que l'amour
blesse,
. . . .
Dans les beaux jours le doux zéphir
Fait moins naître de fleurs
Que le cruel Amour dans son funeste empire
Ne fait verser de pleurs.

Que résulte-t-il, Monsieur, de ces belles pensées ? J'en conclus qu'il faut sérieusement réfléchir avant que d'aimer, de peur que la raison ne devienne en un instant la dupe du cœur.

Un pas hors du devoir peut nous mener bien loin.
Corn.

La Fontaine nous dit que

Lorsqu'amour prend le fatal moment
Devoir & tout & rien c'est même chose.

Je

Je pousse peut-être la pusillanimité jusqu'à l'excès ; mais elle fait ma sûreté. Ovide nous avertit que l'amour s'empare des cœurs qui ne pensent pas à s'en défendre. * La connoissance du péril ne m'enhardit pas. Craindre tout & ne rien hasarder me paroît le plus sûr. C'est pourquoi aussi craintif qu'un Pilote sur une route qu'il n'a pas encore pratiquée, je me donne bien de garde d'approcher de trop près des écueils signalés par des naufrages.

* Afflu[illegible] incautis insidiosus amor.

Nous arrivons novices à chaque âge de notre vie. Je crois qu'il n'est qu'un moyen de rémédier à cet inconvénient, c'est de s'en rapporter à ceux qui ont fait part de leur expérience à la postérité. M. de Bussy Rabutin mérite à cet égard notre reconnoissance. Cet ingénieux Courtisan dont le nom est si célébre dans les fastes de la Galanterie, nous dit que la passion de l'amour est la plus dangereuse de toutes les foiblesses, & qu'on revient plus aisément des sottises de l'es-

prit que des sottises du cœur. En effet, Monsieur, le cœur s'attache, au lieu que l'esprit ne s'occupe point toujours des mêmes idées. Il réfléchit & peut appercevoir ses extravagances : mais lorsque le cœur est enflammé par l'enchantement des sens, la raison ne tarde pas à être séduite, & l'esprit trouve son poison dans ce qui charme le cœur. Or selon Cicéron un pareil trouble est un désordre honteux ; * & je ne le trouve pas moins

* Perturbatio ipsa mentis in amore fœda per se est. *Cicero*, *Tus. lib.* 4.

funeste qu'humiliant. Dès que la galanterie exclut de son commerce la prudence & la raison, elle doit être plus propre à former un engagement indécent qu'à produire un mariage heureux

Où l'honneur ait son lustre, où la vertu préside.
Corn.

Voilà ce qui donne lieu à mes préjugés contre ce qui excite la passion de l'amour. Vous comprenez que ces préjugés doivent beaucoup influer sur la prévention que vous me reprochez d'avoir contre les Spectacles & dont je vais vous entretenir. Peut-

être goûterez-vous les motifs qui m'ont déterminé à ne point les fréquenter?

On m'a prévenu dès mon enfance contre les dangers des Théatres. On m'a dit qu'ils n'étoient propres qu'à allumer, fomenter, & nourrir les passions. Mais cette leçon m'a paru fort contredite dans la pratique, & même par plusieurs de ceux qui par état devoient le moins se permettre les Spectacles. Il est vrai qu'en fait de morale pratique l'exemple du plus grand nombre est une au-

torité aſſez équivoque. Cependant j'ai cru devoir examiner ſi mes idées qu'on traitoit de préjugés inſpirés par des Précepteurs étoient fondées ſur de bons principes. Je n'ai pas penſé pour cela qu'il fallût commencer par aller aux Spectacles, j'aurois offenſé la prudence. Ç'auroit été juger avant les informations. On me dit qu'il y a dans cette riviere un tel endroit où l'on court riſque de ſe noyer. Je n'y vais pas pour l'éprouver ; mais j'emploie les moyens uſités pour

m'assurer si ce qu'on m'a dit est véritable.

C'est ce que j'ai fait par rapport aux Spectacles. J'ai été aux enquêtes. Je ne me suis pas adressé à ceux qui fréquentent les Théatres. Je les ai réservés en preuve de ce que j'apprendrois à ce sujet. De plus, leur partialité me rendoit suspect le témoignage qu'ils auroient pu m'en donner. Je me suis adressé à ceux qui ne les fréquentoient plus; ce qu'ils m'en ont dit m'a fait conjecturer que le Théatre, quelqu'idée que

l'on s'en forme en ſpéculation, eſt l'école & l'exercice des paſſions, puiſque ſon objet eſt de les exciter, & que c'eſt de cet effet que dépend le ſuccès de toute Piéce dramatique. J'ai pouſſé plus loin ma conjecture, j'ai penſé qu'il étoit impoſſible d'y avoir aucun plaiſir, ſi l'on n'étoit animé de quelque paſſion, ou ſi l'on n'étoit diſpoſé à en recevoir les impreſſions.

Si je me préviens contre les Spectacles parce que les paſſions y ſont excitées, il ne s'enſuit pas que je ſois du nom-

bre de ces Stoïciens outrés qui proſcrivoient les paſſions, même les plus innocentes. Je ſçais que ce ſeroit détruire l'homme que de vouloir ôter à l'ame les ſentimens du plaiſir & de la douleur, à quoi ſe réduiſent toutes les paſſions. Mais pour faire un bon uſage de ces paſſions, il faut qu'elles ſe rapportent toujours à des objets légitimes; & lorſque, pour une fin honnête, on veut les exciter dans les autres, on doit le faire d'une maniere qui ne ſoit ni vicieuſe ni dangereuſe. Or

mes préjugés contre les Spectacles son fondés sur ce que le Théatre n'offre presque toujours que des passions folles ou criminelles, & que les plus légitimes y deviennent répréhensibles & dangereuses par la maniere dont elles sont présentées. C'est relativement à ce principe que j'ai cru ne pas pouvoir me permettre d'aller aux Spectacles, quelque intention que je pusse avoir.

En effet ceux qui croyent y aller avec le plus de droit & avec les dispositions les plus

innocentes, ce ſont ceux qui prétendent y aller pour juger du mérite de la Piece; ils ne ſont pas en grand nombre, parce que cette vue ſuppoſe du goût & des connoiſſances; mais cette intention ne garantit pas des mauvais effets des paſſions qui triomphent le plus ſur le Théatre. C'eſt toujours le cœur qui prend le plus de part au Spectacle: il en eſt même pour cette raiſon le premier Juge, puiſque ce n'eſt que relativement à l'émotion qu'il y éprouve qu'on applaudit plus

ou moins à la repréſentation?
Si on ſe ſent fortement ému par le vif intérêt que l'on prend à l'action, ſi on ſe ſent tranſporté ſur le lieu de la ſcene & comme dans la ſituation du perſonnage qui nous attache le plus, ſi on l'entend parler & ſi on le voit agir comme on parleroit & comme on agiroit ſoi-même étant animé de la même paſſion, alors le cœur prononce que le Poëte & les Acteurs ont bien réuſſi à intéreſſer les Spectateurs. La nature, dira-t-on, eſt bien exprimée; mais

un bon Juge de Spectacles ne s'en tient pas seulement à ce que lui suggere le sentiment; il a un jugement de plus à porter.

Il doit examiner si les regles de l'art ont été bien observées. Si le Poëte a été fidele à l'unité d'action qui consiste pour la Comédie dans l'unité d'intrigue ou d'obstacle au dessein des principaux Acteurs; & pour la Tragédie, dans l'unité du péril, soit que le Héros y succombe soit qu'il en sorte victorieux; si l'action est

complette & achevée, c'est-à-dire, si dans l'événement qui la termine le Spectateur se trouve parfaitement instruit des sentimens de tous ceux qui y ont quelque part ou du sort du principal Personnage. Il faut examiner dans la Tragédie si le Héros qu'on a vu dans le péril en est sorti, ou comment il y a succombé; & dans la Comédie si les oppositions à l'intrigue ont été levées; si dans l'une ou dans l'autre le dénouement s'opere par quelque événement: & non point

ſimplement par la volonté du Poëte ; ſi le nœud de l'action eſt formé d'une ſuite de ce qui s'eſt paſſé hors du Théatre avec le commencement de l'action qui s'y paſſe; ſi l'action a une juſte étendue ſoit pour le tems, ſoit pour le lieu ; ce qui conſtitue les deux autres unités, c'eſt-à-dire, ſi elle ne paſſe point la durée de vingt-quatre heures, & ſi elle paroît ſe paſſer dans le même lieu ; s'il n'a point paru ou diſparu quelque Acteur, ſans qu'on ait ſçu pourquoi ; ſi les ſenten-

ces, ou les penſées morales ne ſont pas trop multipliées & comme détachées du tiſſu de la Piéce ; ſi les mœurs des Perſonnages ſe trouvent bien exprimées & ont été annoncées à propos ; ſi les caracteres ſont bien ſoutenus, & ſi toutes les parties de l'action ſont traitées ſelon *le vraiſemblable* ou ſelon *le néceſſaire*, c'eſt-à-dire, comme elles ont pû ou dû ſe paſſer.

Il faut enſuite juger la Poéſie, c'eſt-à-dire, le choix des penſées, leur diſpoſition, la maniere dont elles ſont énoncées,

noncées, la valeur des rimes, le méchanisme du vers. Il faut enfin décider sur la dignité du dialogue dans la Tragédie & dans la Comédie sur ce que les Latins appellent *Vis comica*, c'est-à-dire le sel attique.

On conviendra aisément qu'il n'y a pas beaucoup de Spectateurs qui soient capables de s'occuper de tant d'objets, & qui puissent par conséquent se glorifier de n'aller aux Spectacles que pour les juger. Mais quand j'aurois assez de mérite pour

pouvoir en porter mon jugement devrois-je y aller ? J'ai fait réflexion que je devois m'en dispenser, parce qu'il faut que l'ame y sorte de son assiette pour se livrer à la passion qu'on voit réprésenter.

Il n'en est pas de même du jugement que l'on porte d'une Piéce imprimée. Le Lecteur est privé de la partie la plus touchante qui est celle de la déclamation. On sçait ce qu'on doit, à cet égard, attendre de nos Acteurs dont on n'a coutume de n'admettre les talens qu'après

avoir éprouvé l'énergie & les graces de leur jeu. La déclamation dans de pareils Acteurs est un langage des plus éloquens. Par elle les cœurs peuvent se parler immédiatement sans le secours des mots ; & un geste seul peut prononcer dans toute sa force un sentiment passionné que le Poëte n'auroit que foiblement exprimé. La passion ne peut donc être parfaitement excitée que par le jeu de la représentation. Cela est si vrai, que le Sénat de de Melpomêne & de Thalie

ne ſe chargera pas d'une Piéce ſur la ſimple lecture. Il faut qu'elle ſoit déclamée dans ce Sanhédrin où l'on juge ſi elle peut être expoſée au Public ou non, c'eſt-à-dire, ſi on a lieu d'eſpérer que les Spectateurs ſe ſentiront fortement affectés des ſentimens paſſionnés que le Poëte s'eſt propoſé d'exciter. Voilà l'objet de toutes les Piéces dramatiques. Et c'eſt ce qui en rend même la lecture ſouvent pernicieuſe. Vous ſçavez ce que Quintilien penſoit de ces ſortes de

productions. Il vouloit qu'on ne hasardât d'en permettre la lecture aux jeunes gens que quand leurs mœurs seroient en sûreté. * Il seroit à souhaiter que ce célebre Rhéteur nous eut appris en même tems à quel âge il les croyoit hors de danger; mais en attendant la solution du problême, je crois que les mœurs ne peuvent jamais être en sûreté aux Spectacles; les risques qu'elles y courent sont plus certains que les avanta-

* Amoveantur, si fieri potest; si minus certe ad firmius ætatis robur reserventur cùm mores in tutò fuerint.

ges qu'elles en retirent. La corruption s'y communique par plus d'un moyen. Tous les Spectateurs ne sont pas attirés par le seul objet de la Piéce. Le nombre de ceux qui pensent n'est pas si grand.

Combien de gens qui ne fréquentent les Théatres que pour se réjouir du coup d'œil éblouissant des femmes que la coutume y conduit afin d'y disputer entre elles à qui l'emportera sur la richesse des pierreries, sur le luxe des habits, sur les graces, sur la beauté, sur l'adresse à sup-

pléer aux agrémens que la nature a refusés, enfin sur le nombre des adorateurs !

Et combien d'autres ne sont excités à aller au Spectacle que pour y admirer les Actrices qui par les talens de leur profession relevent tellement les graces de leur sexe, qu'elles semblent être des Divinités, qui intéressent d'autant plus qu'on a plus de discernement pour juger le mérite de leur jeu ! Leurs riches & pompeux ajustemens plus ou moins indécens suivant que l'exige la scene, donnent encore un tel

pouvoir à leurs charmes, qu'on ne peut guere les considerer sans être tenté d'exprimer par ces vers d'Ovide les violens sentimens qu'elles inspirent.

Auferimur cultu : gemmis, auroque teguntur.
. . . .
Decipit hac oculos ægidè dives amor.

Je comprends, Monsieur, quelle doit être l'influence & la tyrannie de tous leurs attraits sur le cœur des Spectateurs *scintillas libidinum conflabellant*, & combien par conséquent elles doivent faire de martyrs, parce qu'à l'exception des Courtisans de

la premiere volée, & de quelques favoris de Plutus, il faut ſe contenter d'admirer en ſecret leurs appas ſéducteurs, ſans eſpoir de ſatisfaire la coupable paſſion dont on brûle pour elles. Qu'en arrive-t-il? Une fougueuſe Jeuneſſe va chercher ailleurs à ſe dépiquer, *ſuum animum alto conferunt.* * Or ces effets ſont-ils bien capables de détruire mes préjugés contre les Spectacles?

Il eſt vrai qu'il y en a qui voudroient faire croire qu'ils

* Terent.

n'y vont que pour se délasser de leurs occupations, & qu'ils en sortent sans y avoir ressenti aucunes mauvaises impressions.

En ce cas n'iroient-ils que comme des Automates entraînés par la multitude, dès qu'ils se disent insensibles à ce qui se représente? Et pour lors ils y seroient dans un état où je ne voudrois pas être, si je faisois tant que d'y aller.

S'ils n'y reçoivent aucune mauvaise impression, il faut donc que leurs passions soient

déja en mouvement avant qu'ils y entrent, & qu'elles se trouvent à l'unisson de celles que l'on représente ; Et pour lors la cause de leur insensibilité ne peut être imputée au peu d'efficacité des Spectacles, à moins qu'ils ne voulussent que les Théatres ne fussent encore plus corrompus.

Cette insensibilité seroit même un reproche fort humiliant pour le Poëte & les Acteurs ; puisque les succès de leur art ne sont parfaits qu'autant que les Spectateurs

paroiſſent devenir autant d'acteurs qui annoncent dans leurs yeux que l'action repréſentée ſe paſſe dans leur ame.

Quant au prétexte du délaſſement, je conviens que ſi l'on n'avoit aucun reproche à faire aux Spectacles, les Citoyens occupés y auroient plus de droit que le plus grand nombre de ceux qui fréquentent nos Théatres. On ſait que la plupart n'y vont que pour ſe délivrer du dégoût que leur cauſe leur déſœuvrement. Mais je doute que les Spectacles puiſſent

être un délaſſement convenable & même phyſique pour des gens occupés. Je ne crois pas, quant à moi, qu'il me faille des plaiſirs qui ébranlent tellement mon cœur & mon eſprit, que j'en ſorte rempli de ſentimens & de penſées capables de me diſtraire des occupations de mon état que vous ſçavez être d'un genre fort ſérieux. Il ne faut point de plaiſirs tumultueux & violens à un homme appliqué ; d'ailleurs je n'ai jamais pû concevoir que je pourrois me délaſſer en al-

lant me renfermer pendant quatre heures dans une Salle dont l'air, par les haleines & le désagréable luminaire, ne peut qu'être préjudiciable & souvent funeste à la santé, & par conséquent peu propre à affecter utilement nos organes fatigués du travail.

De plus, outre les devoirs de l'état ne devons-nous rien à la Société? J'ai pensé que ce tems que je sacrifierois aux Spectacles, pourroit être mieux employé en le destinant à la compagnie de quelques amis avec lesquels on

multiplie, pour ainsi dire, son être, en se communiquant réciproquement tout ce qui peut intéresser de louables affections. Une lecture, une promenade sont assurément très-capables de délasser, ainsi que quelques jeux d'usage. Et si l'on veut des plaisirs délicieux, ne peut-on pas s'en procurer en fréquentant ces Sociétés choisies où l'on a le spectacle de tous les talens & de toutes les vertus & où l'on rencontre des femmes qui ont l'avantage de plaire & même de charmer par leur mérite;

mais qui sçavent en même-tems exiger tout le respect qui est dû à leur sexe? Ces Compagnies sont à cet égard aussi séveres que l'étoient les anciens Germains chez qui, selon Tacite, * on ne plaisantoit point sur les vices, on ignoroit ce que c'étoit que de mener sourdement une intrigue amoureuse: toute licence y étoit en horreur & ne s'excusoit point en disant: *Tel est le siécle*; & par ce moyen la vertu des femmes

* Septâ pudicitiâ agunt. Litterarum secreta viri pariter ac fœminæ ignorant. Nemo enim illic vitia ridet, nec corrumpere & corrumpi sæculum vocatur. Paucissima in tam numerosâ gente adulteria quorum pœna præsens. *Tac. de mor. German.*

étoit

étoit à l'abri de toute occasion. J'aime ces Sociétés où ces bonnes mœurs de nos anciens Germains sont encore de mode. On n'y manque point de tous les amusemens que la décence peut permettre; on y jouit au moins de quelqu'avantage réel, au lieu que les Spectacles ne nous fournissent que des plaisirs & des idées chimériques dont il résulte mille désordres. Je trouve qu'il n'y a rien de plus dangereux pour les mœurs que d'aller voir ce qu'on ne veut pas être; car on se con-

forme aisément à ce qu'on regarde avec plaisir, puisque c'est le plaisir qui dispose du cœur.

Que représente-t-on sur les Théâtres, les Passions? Et on n'y est satisfait ou mécontent qu'autant qu'on y rencontre plus ou moins ce qu'on y va chercher & ce qu'on n'y trouve que trop, c'est-à-dire, l'agitation de l'esprit & du cœur; disposition indigne d'un véritable Philosophe * & encore plus d'un Chrétien. Pourquoi ne le dirois-je pas?

* Intemperantia quæ est à totâ mente & à rectâ ratione defectio. *Cicer. Tuscul. lib.* 4.

Je connois, Monſieur, votre reſpect pour la Religion. Vous m'avez dit aſſez ſouvent que vous la regardiez comme le premier lien qui doit unir les hommes, comme le meilleur garant que nous puiſſions avoir de notre probité & comme étant ſeule capable de faire des Citoyens, de former de grands hommes & de conſerver la gloire & le bonheur d'un Etat. Vous mépriſez la ſuperſtition, mais vous reſpectez la Piété. Ceux qui attaquent la Religion ne vous

prouvent point la supériorité de leur esprit, mais le déréglement de leur cœur : & vous dites avec la Bruyere : » Je voudrois voir un homme » sobre, modeste, chaste, é» quitable révoquer en doute » la vérité de la Religion » Chrétienne, il parleroit du » moins sans intérêt ; mais cet » homme ne se trouve point.

Quand on dit que les vices ne sont représentés sur nos Théatres que pour y paroître plus hideux, je n'en crois rien. On a grand soin de soustraire au Spectateur tout ce

qui pourroit le bleſſer. Ainſi les vices ſont toujours en maſque ſur la ſcene. On ſe croit obligé de les repréſenter avec une certaine convenance qui dépend des modes, des uſages & du goût du tems. Enfin toute l'adreſſe de l'Auteur eſt de rendre aimable ce qui doit déplaire.

Qui penſe finement & s'exprime avec grace
Fait tout paſſer, car tout paſſe
Quand le mot eſt bien trouvé ;
Le ſexe en ſa faveur à la choſe pardonne.
Ce n'eſt plus elle alors, c'eſt elle encor pourtant.
Ainſi chaſtes ſont les oreilles,
Encore que le cœur ſoit fripon. *La Font.*

Mais ſi pour nous rendre meilleurs il faut nous repré-

ſenter les vices, de quoi nous ſerviroit d'être plus cultivés que les Scythes ? Nous penſerions moins parfaitement que ces Barbares. Ils croyoient, dit un Ancien, qu'il étoit plus avantageux d'ignorer les vices que de connoître les vertus. *

Je me rappelle à ce ſujet une penſée ingénieuſe de ce célébre Poëte qui a ſi fort illuſtré ſes talens en les conſacrant à la Religion, & qui répond ſi parfaitement aux derniers ſentimens d'un Pere

* Plus prodeſt apud Scythas ignoratio vitiorum quam cognitio virtutum. Q. C.

dont le plus grand regret a été de ne devoir l'immortalité de ſon nom qu'à ces Ouvrages que le Théatre François s'eſtime ſi heureux de poſſéder. Cet Académicien, dont les productions ſont ſi intéreſſantes, compare les Poëtes dramatiques à des Médecins qui donnent par inſertion la petite vérole pour la guérir plus efficacement; de même, dit-il, les Poëtes dramatiques donnent par inſertion les maladies de l'ame pour les guérir enſuite.

Mais, Monſieur, ſi l'ino-

culation de la petite vérole ſe pratique aſſez heureuſement, je ſuis encore à apprendre les bons effets de l'inſertion des vices.

J'entens ſouvent dire que les intrigues amoureuſes qui ſe repréſentent ſur le Théatre ne peuvent être nuiſibles, dès qu'elles ſe terminent par une alliance qu'on voudroit faire ſervir de modéle à tous les mariages. Quel modele!

Un hymen qui ſuccede aux folles amours
Après quelques douceurs a bien de mauvais jours.
La Font.

D'ailleurs la plûpart de ces intrigues ſe traitent ſur la ſce-

ne sans aucune bienséance. Le Poëte, il est vrai, doit prescrire des bornes à la passion de ses Personnages, il n'a besoin que d'un trait de plume; mais est-il le maître d'en imposer aux Spectateurs? Ceux-ci reçoivent l'impression de l'amour, en suivent-ils la regle qui consiste à n'avoir pour objet que le mariage? C'est ce que peut concevoir l'esprit, mais le cœur est affecté & ne s'occupe que de l'impression qui l'a agité. Voilà ce qui fait assez ordinairement courir du Spectacle au

Temple de la Divinité qu'on s'est choisie.

Qu'il y ait des personnes qui ne se livrent point à ces excès & qui mettent des bornes à leurs passions, il me suffit d'en connoître qui ne doivent qu'à la fréquentation des Spectacles l'origine & la continuation de leurs désordres.

Je regarde le Théatre comme le berceau des passions. On se trouve au sortir du Collége dans un Monde où les bons principes qui nons ont été inspirés ne sont pas fort

accueillis. On croit devoir ſe procurer une nouvelle éducation. On ſe regarde comme des lames d'acier qui au ſortir de la trempe ne paroiſſent guere être propres à l'uſage auquel elles ſont deſtinées. On s'imagine qu'en fréquentant les Spectacles on ſe polira & que l'on apprendra les belles manieres & les grands ſentimens : mais y réuſſit-on ? C'eſt une queſtion que nos yeux peuvent décider. Vous ſçavez qu'en Morale, comme en Phyſique, l'expérience eſt utile. J'ai

considéré de près les Disciples de nos Théatres, & je me suis attaché à ceux qui avoient commencé à fréquenter les Spectacles avec les dispositions les plus éloignées du vice. J'ai vu pour l'ordinaire leurs vertus disparoître, leurs mœurs se corrompre, leurs manieres décentes & naturelles se métamorphoser en affectations ridicules, en frivoles complimens, en jargon théatral, qui les annoncent pour des Petits-Maîtres, que Voltaire appelle, avec

raison, l'Espece la plus ridicule qui rampe avec orgueil sur la surface de la Terre. Et s'ils sont sinceres, ils peuvent dire avec vérité : J'ai vu & j'ai été vaincu, *Vidi & perii.*

Et combien de femmes dont on peut dire avec Martial : Elle y est entrée Pénélope, & elle en est sortie Hélene. *Penelope venit, abît Helene.* Lib. 1. Ep. 63.

Ce n'est donc pas en fréquentant les Spectacles qu'on peut apprendre à mettre dans ses vertus une certaine noblesse, dans ses mœurs

une certaine régularité, dans ſes manieres une politeſſe aiſée & naturelle. Les mauvais effets que j'en vois réſulter ne me donnent pas la préſomption de croire que je ſçaurai réſiſter à des charmes ſi puiſſans. Les exemples trop communs de ceux qui s'y laiſſent ſéduire, accréditent dans mon eſprit ce qu'en ont penſé, non des Caſuiſtes, mais des Courtiſans, des Hommes d'un génie ſupérieur qui ont fait part au Public de ce qu'ils avoient éprouvé. Tels ſont entr'autres un Duc de la Rochefou-

cault, un La Bruyère, un Racine, un Buſſy Rabutin, Perſonnages qui paſſent aſſurément pour avoir connu le monde & le cœur de l'homme.

Ils ont écrit qu'il eſt impoſſible d'aimer la Comédie & l'Opéra, ſi on n'a jamais eu d'amour ni d'autre paſſion. » Tous ces grands divertiſſe» mens, dit M. le Duc de la » Rochefoucault, ſont dan» gereux : on ſort du Specta» cle le cœur ſi rempli de tou» tes les douceurs de l'amour » & l'eſprit ſi perſuadé de ſon » innocence, qu'on eſt tout

» préparé à recevoir ſes pre-
» mieres impreſſions, ou plu-
» tôt à chercher l'occaſion de
» les faire naître dans le cœur
» de quelqu'un, pour recevoir
» les mêmes plaiſirs & les
» mêmes ſacrifices que l'on a
» vu ſi bien repréſentés ſur le
» Théatre.

Les grands ébranlemens, Monſieur, que l'ame y reçoit, ſont ſi peu redoutés, que l'on préfere aſſez ordinairement les ſpectacles qui ſont les plus capables de les produire.

Les zélés Partiſans du Théatre François ſont ſurpris du goût

goût de ceux qui se portent avec plus d'assiduité au Théatre Italien. Quelle est la cause de cette préférence ? C'est que sur celui-ci il regne plus de licence, sous prétexte que la bouffonnerie lui est plus affectée ; ses farces sont infiniment plus goûtées, parce que les passions qu'elles représentent étant d'un ton extrêmement plus fort que ce qui se passe dans le Monde, l'ame des Spectateurs s'y trouve plus agitée & reçoit des impressions plus fortes.

Ce Spectacle, qui pourroit ê-

propos, par ſes geſtes, & par mille ſortes de mouvemens indécens & ridicules ; de maniere qu'on en peut dire ce que Cicéron dit d'un pareil Acteur : *Ore, vultu, motibus, voce, denique corpore ridetur ipſo.* C'eſt par ce caractere exceſſif de bouffonnerie que le Théatre Italien plaît à tant de perſonnes. Tout le monde ne ſe fait pas un divertiſſement d'aller verſer des larmes ſur des Malheureux en peinture. Auſſi les Comédiens François qui ont la liberté de ſatisfaire les différens goûts

du Public, ne manquent point de terminer le Spectacle d'une Tragédie par celui d'une Piéce comique ou bouffonne ; mais dans l'un & dans l'autre genre l'honnêteté des mœurs est presque toujours offensée ou altérée : on est donc exposé à acheter trop cher le plaisir du Spectacle, comme Quintilien le disoit des Comédies d'Aristophane.*

Qu'on préconise tant qu'on voudra la décence de notre Théatre. Les meilleures

* Nimium risûs pretium est, si probitatis impendio constat. *Quint. lib. 6. sup. 3.*

Piéces peuvent bien donner quelques leçons de vertu; mais elles laiſſent en même-tems l'impreſſion de quelque vice.

Je n'y comprends pas Athalie & Eſther. Ces deux Piéces ſont des chefs-d'œuvres capables d'affecter utilement l'eſprit & le cœur. La fiction y a ſi peu de part, que ce n'eſt preſque que l'hiſtoire même enrichie des ornemens de la Poéſie. Et ce caractere de vérité les rend infiniment plus touchantes. On n'y trouve point de paſſions

frivoles, peintes de façon à en faire goûter le plaisir. L'art n'y est employé que pour inspirer de l'horreur pour le crime & de l'amour pour la vertu.

Mais, excepté ces deux Piéces, il n'en est presque aucune de celles qui passent pour les plus pures, où il ne se rencontre quelque Personnage d'un caractere vicieux, dont les plus mauvais sentimens se trouvent pour l'ordinaire exprimés d'une maniere qui les rend contagieux.

Nous ne sommes pas si scru-

puleux qu'on l'étoit à Athenes du tems d'Euripide, où l'on ne toléroit sur le Théatre aucun mauvais propos qui pût allarmer la vertu, pas même sous prétexte d'y faire parler les Personnages selon leur caractere. On sçait qu'Euripide ayant fait dire à Bellérophon : *Les richesses sont le souverain bonheur du Genre Humain, & c'est avec raison qu'elles excitent l'admiration des Dieux & des Hommes.* Tous les Spectateurs se souleverent. Et ce Poëte auroit été aussitôt chassé de la Ville, s'il n'a-

voit repréſenté qu'à la fin de la Piéce on verroit périr miſérablement le Panégyriſte des richeſſes. Combien ſur notre Théatre ne haſarde-t-on point de diſcours infiniment plus pernicieux ? Le Poëte s'y croit autoriſé ſous prétexte de ſoutenir le caractere des Perſonnages, & de donner du relief à la vertu de ſon Héros.

Mais quelle eſt la vertu de ces Héros de Théatre ? Quel en eſt l'objet ? En quoi paroît-elle conſiſter ? C'eſt le plus ſouvent à triompher de ce qui s'oppoſe à une

conquête amoureuſe, à s'expoſer au plus grand péril pour la mériter, à ſe livrer tour à tour à ce que peut ſuggérer un amour violent & à ce que preſcrit le devoir. Et lorſque l'obſtacle ne cede point à la paſſion, le Héros, réduit au déſeſpoir, ſe porte aux dernieres fureurs; ce qui donne lieu à quelque cataſtrophe qui amene le dénouement de la Piéce.

Tel eſt le Spectacle qu'on donne le plus fréquemment ſur notre Théatre, où l'amour a été érigé en qualité héroï-

que qui doit dominer dans tous les Ouvrages dramatiques. C'eſt une opinion que les Partiſans du Théatre des Grecs traitent d'hétérodoxe, & que les Philoſophes cenſurent avec raiſon. Mais elle eſt trop analogue au caractere de la Nation, pour qu'on puiſſe en eſpérer la réforme. L'amour regne juſques dans nos plus graves Tragédies avec une telle indiſcrétion, que le Pere Rapin les appelle des Comédies un peu rehauſſées.

Voltaire ſe plaint auſſi de ce

désordre dans la Dissertation qui précéde sa Tragédie de Sémiramis. « D'environ quatre cents Tragédies, nous » dit-il, qu'on a données au » Théatre depuis qu'il est en » possession de quelque gloire en France, il n'y en a » pas dix ou douze qui ne » soient fondées sur une in» trigue d'amour. C'est pres» que toujours la même Pié» ce, le même nœud for» mé par une jalousie & u» ne rupture, & dénoué par » un mariage.... C'est une » coquéterie perpétuelle. Les

» femmes, dit-il ailleurs, qui
» parent nos Spectacles, ne
» veulent point souffrir qu'on
» leur parle d'autres choses
» que d'amour.

Mais quand notre Théatre deviendroit plus réservé à l'égard de cette passion, n'est-il pas encore pernicieux pour les autres sentimens du cœur? Il faut en juger par nos Piéces où il n'y a point d'amour, c'est-à-dire, où il n'entre point de ces discours tendres & passionnés

Que dicte la mollesse aux Amans ordinaires. *Volt.*

Quels sont les Héros de

ces Tragédies ? Un Usurpateur, un Tyran, un Fanatique, un Rebelle, à qui on ne fait respirer que les sentimens les plus violens d'ambition, de vengeance, de colere, de cruauté & de perfidie. Et le Poëte ne doit-il pas, selon les regles de l'art, donner à ces caracteres, poussés à leur plus haut point, un air de noblesse & d'élévation qui les embellisse & les présente comme des effets de la grandeur d'ame ? Aussi ces passions ne paroissent-elles jamais aussi hideuses qu'elles

le devroient paroître ?

On ne s'occupe que de ce que le Spectacle offre de plus flateur, & l'on n'apperçoit pas tout ce qu'il contient de vicieux. Ce que l'eſprit y trouve de plus admirable, eſt aſſez ſouvent ce que le cœur doit le moins approuver. Telles ſont ces penſées énergiques & éblouiſſantes qui donnent aux ſentimens les plus paſſionnés un faux brillant qui ſéduit & attire des applaudiſſemens à ce qui n'eſt que le tranſport d'une ambition exceſſive ou d'un amour vio-

lent ; passions si honorées sur le Théatre, qu'on y entend souvent annoncer avec pompe ce que Messala dit à Titus ;

> Eh bien, l'ambition, l'amour & ses fureurs
> Sont-ce des passions indignes des grands cœurs?

Nos Piéces de Théatre peuvent-elles donc sérieusement nous être données pour des leçons de vertu, de raison & de bienséance ? Tout le Mystere Dramatique nous a été révélé par M. De la Motte. Voici l'aveu que ce Poëte a fait au Public dans son Discours sur la Tragédie :
» Nous ne nous proposons
» pas

» pas d'éclairer l'esprit sur le
» vice & la vertu en les pei-
» gnant de leurs vraies cou-
» leurs. Nous ne songeons
» qu'à émouvoir les passions
» par le mélange de l'un &
» de l'autre; & les homma-
» ges que nous rendons quel-
» quefois à la Raison, ne dé-
» truisent pas l'effet des Pas-
» sions que nous avons flat-
» tées. Nous instruisons un
» moment, mais nous avons
» long-tems séduit; & quel-
» que forte que soit la leçon
» de morale que puisse pré-
» senter la catastrophe qui

» termine la Piéce, le reme-
» de eſt trop foible & vient
» trop tard.

Faut-il, Monſieur, après cet aveu, s'étonner des mauvais effets que l'on voit réſulter de toutes nos Piéces Dramatiques, ſurtout lorſqu'elles ſont repréſentées par des Acteurs dont les efforts ont pour objet celui de charmer tous les Spectateurs, & de mériter, s'il étoit poſſible, les éloges ridicules que les Romains accorderent à un fameux Comédien? Ils mirent ſur ſon tombeau une Epita-

phe qui invitoit les Passans à rendre leurs hommages à ce qui renfermoit, selon les expressions de Martial, toutes les graces, tous les amours, toutes les voluptés, la gloire du Théatre & les délices de Rome. * N'est-ce pas un excès de folie qu'on a vu renouveller de nos jours dans une Epître impie adressée par un Poëte aux Mânes d'une de

* Quisquis Flaminiam teris, Viator,
Noli nobile præterire marmor
Orbis deliciæ, salesque Nili,
Ars & gratia, lusus & voluptas,
Romani decus & dolor Theatri,
Atque omnes veneres, cupidinesque
Hic sunt condita, quo Paris, sepulcro.
Mart. lib. 11, Ep. 14.

nos plus célébres Actrices? *
Rien n'eſt donc plus dangereux que toutes nos Repréſentations Théatral. Et l'on peut leur appliquer ce qu'un Auteur a dit de toutes les Fictions Romaneſques : « Elles » mettent du faux dans l'eſ» prit; elles échauffent l'ima» gination, affoibliſſent la » pudeur, mettent le déſor» dre dans le cœur. Et pour » peu qu'on ait de la diſpoſi» tion à la tendreſſe, on en » hâte & on en précipite le » penchant; on augmente le

* Le Couvreur.

» charme & l'illusion de l'a-
» mour, qui est d'autant plus
» dangereux, qu'il est plus a-
» douci & plus modeste.

Le péril le plus à craindre
Est celui qu'on ne craint pas. *Rousseau.*

Comme l'on ne représente sur le Théatre que des galanteries & des avantures extraordinaires, & que les discours des Personnages qu'on y fait parler, sont assez éloignés de ceux dont on use dans la vie commune, je ne suis point surpris qu'on en remporte une disposition d'esprit romanesque & même li-

cencieuſe. Les Femmes ſont extrêmement flattées des adorations qu'on y rend à leur ſexe ; elles s'habituent à être traitées en Nimphes & en Déeſſes. Qu'en arrive-t-il? Elles dédaignent de s'abbaiſſer juſqu'à s'occuper des ſoins de leurs maiſons ; elles abandonnent à la Bourgeoiſie ces connoiſſances de détail que les Mœurs Anciennes réſervoient aux Meres de famille ; les jours ne leur paroiſſent pas aſſez longs pour orner & embellir leur perſonne, afin de s'attirer le plus d'homma-

ges & le plus d'encens. La gloire d'avoir une Cour qu'elles se flattent ne devoir qu'à leurs charmes, est le seul objet dont elles s'amusent. Et les Maris sont négligés, oubliés & assez souvent méprisés, parce qu'il n'est ni de la décence ni d'usage qu'ils aient pour elles toutes ces fades & ridicules complaisances que nos Petits-Maîtres ont pour les Héroïnes de coulisses & pour ces Femmes qu'une affaire de cœur n'effarouche point.

Les écarts amoureux de

nos jeunes gens & toutes leurs autres ſolies, ne ſont auſſi que des imitations de ce qu'ils ont vu ſur les Théatres, où il eſt d'uſage de découvrir aux Spectateurs ce qui dans le Monde ne s'opere que myſtérieuſement.

Qu'ai-je donc beſoin d'aller m'exciter à ce que je dois éviter, ou d'aller apprendre des myſteres que je dois ignorer? Je penſe que c'eſt-là un motif ſuffiſant pour détourner de la fréquentation des Spectacles. Vous ſçavez ce que dit à ce ſujet l'Empe-

reur Juſtinien. Il ne pouvoit regarder comme un divertiſſement ces jeux dont il réſulte tant de mauvais effets. *

Tous les Sages de l'Antiquité n'en ont pas eu une meilleure opinion. L'on ſçait que le célébre Légiſlateur d'Athènes s'oppoſa fortement à leur établiſſement. Il diſoit que ſi on les toléroit, on les verroit bien-tôt contredire les Loix & corrompre les mœurs ; conjecture qui n'eut que trop ſon effet par la ſuite. Plutarque attri-

* Quis ludos appellet eos ex quibus crimina oriuntur ?

bue la corruption & la perte d'Athènes à leur passion ou plutôt à leur fureur pour les Spectacles.

Le Gouvernement de Lacédémone étoit plus sage. L'on n'y représentoit ni Tragédies ni Comédies, parce que, dit un Historien, ils ne vouloient point, même par amusement, se permetre les moindres propos contre les bonnes Loix. Vous voyez, Monsieur, que ce n'est pas être si rigoriste que de désapprouver ce qui a offensé tant de Philosophes.

Je ſuis étonné que ce célébre Académicien, dont nous admirons le génie, & que pluſieurs de ſes Clients prétendent aſſez bien déſigner en l'appellant le Poëte Philoſophe, ne regarde la condamnation des Spectacles que comme une ſuite des diſputes qui agitent depuis plus d'un ſiécle le Clergé de France, & le diviſent en deux Partis aſſez renommés. Si l'on en croit ce grand Poëte, il ne faut attribuer les déclamations contre les Spectacles qu'au faux zéle de l'un de

ces deux Partis, qui, mécontent des Cardinaux de Richelieu & de Mazarin, voulut s'en venger en anathématisant des plaisirs innocens. Il suffit, dit-il, d'être Novateur pour être austere. * Si cet Académicien n'a point d'autre raison pour défendre ce qu'il a intérêt de soutenir, je doute qu'il se flatte sérieusement du succès de sa cause. Qu'on attache l'idée que l'on jugera à propos à ce Parti dont le nom paroît si fort annoncer l'austérité; il faut avouer

* Siécle de Louis XIV.

qu'en condamnant les Spectacles, il ne ſoutient à ce ſujet que la Doctrine qui eſt annoncée par les plus réguliers du Parti qui lui eſt oppoſé. Avant la naiſſance de leurs diſputes, les Chaires chrétiennes n'étoient pas plus favorables à ces ſortes de divertiſſemens.

Les Luthériens & les Calviniſtes, auxquels notre Poëte Hiſtorien reproche auſſi de s'être déclarés avec éclat contre les Spectacles ſous Léon X, n'innoverent pas en cela dans la Doctrine, ils

ne firent que soutenir une ancienne pratique de la Discipline de l'Eglise Catholique.

Vous sçavez, Monsieur, qu'il y a encore des Protestans qui les proscrivent très-séverement. La République de Genève ne tolere aucun Spectacle. Les Comédiens qui oseroient aller s'y établir en seroient chassés comme corrupteurs. Et le Poëte le plus célébre ne pourroit se flatter d'y en introduire l'usage. Tous les Citoyens de cette République étant oc-

cupés, on n'y redoute point, comme dans d'autres Etats, les désordres de l'oisiveté. L'on craindroit que les Spectacles n'y diminuassent le goût du travail, & n'y introduisissent la licence. En effet, Tacite attribue une des causes de la pureté des mœurs des Germains à leur opposition pour les Spectacles qui rendent le vice aimable & réveillent les passions.* Il n'est donc pas étonnant que les Spectacles ne puissent se concilier avec les grands Prin-

* Nullis Spectaculorum illecebris corrupti. *Tac. Lib. de Mor. Germ.*

cipes de la Religion Chrétienne.

Notre Académicien ne rend point ſa cauſe meilleure en citant des Prélats & des Docteurs qui ont eu la foibleſſe de favoriſer le Théatre, par leur préſence, par leurs ſuffrages & même par leur compoſition. L'on ſçait que, ſi l'on veut bien profiter de leur exemple pour autoriſer ce que l'on ſouhaiteroit être permis, on les en blame aſſez interieurement. D'ailleurs, s'il y a de grands exemples pour les Spectacles, comme le dit un

un jour M. Bossuet à Louis XIV, il y a de plus fortes raisons contre.

Et s'il étoit possible qu'il y eût quelques Evêques ou quelques Docteurs qui parussent penser autrement que ce grand Evêque, on pourroit bien les défier de déposer leur avis dans un Ecrit muni de leur signature. Un Ecclésiastique de distinction, dont la mémoire est respectable par la piété avec laquelle il vêcut à la Cour, & par la retraite austere qui termina sa vie, * propofa un jour à une

* M. l'Abbé De Pontac.

auguſte & vertueuſe Princeſſe de faire ce défi à quelques Prélats qui avoient paru reconnoître la prétendue innocence des Spectacles. Mais cette Princeſſe regarda le défi comme indécent à leur propoſer, préſumant, avec juſtice, que ces mêmes Prélats conſultés ſérieuſement auroient été plus ſéveres.

Il ne faut donc pas ſur ce point s'en laiſſer impoſer par l'exemple de ces Eccléſiaſtiques, dont la conduite eſt ſi équivoque, que Voltaire les appelle des Etres indéfiniſ-

Tables. Leur foiblesse n'est pas une autorité : *Canone regitur Ecclesia non exemplo*. C'est là réponse que fit à ce sujet un ancien Evêque de Noyon * à Louis XIV. Et ce Monarque en fut d'autant plus satisfait, qu'on sçait combien il étoit jaloux que le Clergé de son Royaume ne dégénérât pas de la grande réputation où il avoit toujours été, tant par rapport à la science, que par rapport aux bonnes mœurs.

Pourquoi ne pas convenir que le goût des Spectacles

* M. De Clermont Tonnerre.

ſe rencontre toujours avec la licence, ou avec la pente que l'on a à la tolérer, ou avec la foibleſſe que l'on a de ne pas pouvoir réſiſter au torrent de la coutume.

Le grand Monde eſt léger, inappliqué, volage;
Sa voix trouble, & ſéduit, eſt-on ſeul on eſt ſage.
Volt.

Si les Spectacles ne ſont point évidemment condamnables, leur innocence eſt du moins fort équivoque. Je n'en veux d'autre preuve que l'exemple de ces Perſonnes qui doivent à leurs années, ou à d'autres motifs, un goût pour la vie ſérieuſe. Elles

n'osent plus continuer de se montrer aux Spectacles. Et pourquoi ? N'est-ce point parce qu'en y allant, elles croiroient se permettre encore ce qui n'est qu'une suite des passions de la Jeunesse, & par-là se donner un ridicule, qui donneroit lieu de leur adresser ce que Martial dit à Caton : « Pourquoi vo» tre sagesse vient-elle se pro» faner en ces lieux ? * On peut-il être quelque âge où il soit permis d'entretenir & d'exciter nos passions ? On

* Cur in Theatrum Catone severe venistis *Mart. Liv.* 37. *Ep.* 3.

nous exerce dès notre enfance à les contredire & à les combattre.

Ne doit-on exiger que des Personnes âgées la régularité & l'assujettissement des passions à la raison ? N'est-on pas forcé d'admirer ces jeunes Gens d'un naturel heureux, qui n'emploient la vigueur de l'âge qu'à remplir tout devoir avec plus de force, & qui possédant en même-tems toute la prudence de la Vieillesse, s'interdisent ce qu'ils seroient un jour obligés de quitter ? On les loue intérieu-

rement de leur ſageſſe, lors même qu'on ſemble les condamner : *Eamdem virtutem admirantes cui iraſcuntur.* Tacit. Lib. 1. Hiſtor.

L'on admire les effets d'une bonne éducation, * & l'on avoue que ces jeunes Gens ſeront bien récompenſés de leur retenue, lorſque dans un âge avancé la bienſéance n'aura pas à exiger d'eux la privation d'un plaiſir d'habitude, auquel l'on ne renonce aſſez ordinairement qu'à

* Senſere quid mens rite, quid indoles
Nutrita fauſtis ſub penetralibus
Poſſet. *Horat. Lib. 4. Od.* 4.

regret. Ce qu'on demande des Vieillards est une perfection que la raison seule exige de tous les hommes à quelque âge qu'ils soient.

Je ne dois pas, Monsieur, à beaucoup d'efforts ma sévérité pour les Spectacles. Je l'attribue au peu de goût que j'ai toujours eu pour tout ce qui est fiction. J'en excepte cependant certains Ouvrages d'esprit qui, pour être établis sur la fiction, ne doivent pas moins être regardés comme des Chefs-d'œuvres capables d'instruire & de

plaire. Tels ſont les Poëmes épiques, les Odes de Rouſſeau, les Fables de la Fontaine, & quelques autres productions ſemblables. Ce ſeroit renoncer à une ſource de plaiſirs honnêtes que de rejetter ces Ouvrages de génie. Mais les inconvéniens inſéparables de la repréſentation des Piéces Dramatiques me rendent un peu auſtere pour cette Partie de la Littérature.

Si je loue les Auteurs qui ont travaillé avec ſuccès pour le Théatre, je ne prétends

pas approuver le genre de composition auquel ils doivent leur réputation, j'admire la fécondité de leur génie; mais je crois qu'il auroit été à souhaiter qu'ils l'eussent employée à des productions plus utiles, & dont le mérite ne consistât pas à nous faire perdre la tranquillité de l'ame.

Telle est notre foiblesse. Un Auteur nous dit que nous sommes presque tous comme des enfans qui ne haïssent rien tant que la tranquillité; c'est ce qui fait que la

Poésie Dramatique cherche à nous amuser en nous arrachant à cette tranquillité qui fait notre ennui. Elle y réussit dans la Tragédie en nous ébranlant par la terreur ou par la pitié, & dans la Comédie en excitant nos ris; mais de maniere que dans l'une & dans l'autre les Spectateurs éprouvent les passions qu'on leur représente; c'est ce succès que je redoute infiniment..

Les Poëtes Dramatiques prétendent nous instruire en nous exposant le jeu des pas-

ſions ; mais ils ne nous repré-ſentent que ce que nous a-vons aſſez ſouvent ſous les yeux. Tous les Chefs-d'œu-vres du Théatre ne nous of-frent que des copies. Nous voyons les originaux dans le ſpectacle que nous donne la conduite de nos Conci-toyens. Qu'ai-je donc beſoin d'aller chercher des fictions ? Nous nous ſuffiſons les uns aux autres, *ſatis magnum alter alteri Theatrum ſumus*, c'eſt ce que nous dit Rouſſeau dans une de ſes meilleures Epi-grammes.

Ce Monde-ci n'est qu'une œuvre comique
Où chacun fait des rolles différents,
Là sur la scene en habits dramatiques,
Brillent Prélats, Ministres & Conquérans.
Pour nous, vil Peuple, assis aux derniers rangs,
Troupe futile & des Grands rebutée,
Par nous d'en-bas la Piéce est écoutée;
Mais nous payons utiles Spectateurs;
Et quand la farce est mal représentée,
Pour notre argent nous sifflons les Acteurs.

Le Bal même n'est qu'une copie de ce qui se passe dans le Monde. Un Auteur l'à fort bien dit depuis peu:

Ce Monde-ci n'est qu'un grand Bal
Où chacun cherche à se connoître;
On paroît ce qu'on devroit être,
Et l'on cache l'original:
Thersite est souvent sous un casque.
L'air dévôt cache des Phrinés.
Plusieurs s'en vont avec leurs masques
Sans avoir été devinés.

Presque tous les hommes sont dominés par quelque passion ou par quelque foi-

blesse dont l'excès est souvent le principe d'un ridicule qui les caractérise. Il n'est point de Ville ni même de Quartier qui n'en offre plusieurs exemples. En observer les effets n'est point hors de propos. Les fautes d'autrui sont les miroirs de nos défauts, & c'est une sorte d'instruction que l'on peut étendre sans avoir recours à la fiction. Si le Théatre du Monde, dans la sphere duquel je me trouve, ne m'offre point assez de ces objets, j'ai recours à l'Histoire.

C'est un Théatre, un spectacle nouveau
Où tous les Morts sortant de leurs tombeaux,
Viennent encore sur une scene illustre
Se présenter à nous dans leur vrai lustre,
Et du Public dépouillé d'intérêt
Humbles Acteurs attendre leur arrêt;
Là retraçant leurs foiblesses passées,
Leurs actions, leurs discours, leurs pensées,
A chaque état ils reviennent dicter
Ce qu'il faut faire, ce qu'il faut éviter.

Rouss. Ep. 6. L. 2.

Ce spectacle n'est-il pas préférable à celui de toutes nos Piéces de Théatre, qui n'ont pour objet ou que d'inspirer une fausse grandeur d'ame, ou que d'augmenter l'attrait naturel que nous avons pour la volupté?

On sçait que les anciennes Tragédies des Grecs étoient assez graves, puisque chez

cette Nation, il fut un tems où elles influoient beaucoup ſur le Gouvernement politique. Cependant Platon en prévit les déſordres. Il les réprouvoit comme des jeux qui tendoient à faire des hommes paſſionnés, & à fortifier le *libido ſentiendî*, c'eſt-à-dire les agréables impoſtures de cette Partie animale & déréglée qui eſt la ſource de toutes nos foibleſſes. Combien ne devons-nous pas, à plus forte raiſon, nous prévenir contre nos Tragédies où il n'eſt queſtion, ſelon Voltaire, que

que de violentes paſſions & de ſottiſes héroïques conſacrées par de vieilles erreurs de Fable ou d'Hiſtoire.

Pouvons-nous avoir une meilleure idée de nos Comédies. Il eſt vrai que le grand Corneille croyoit que le Genre Comique étoit plus utile pour les mœurs que la Tragédie. Mais que cette opinion ſoit vraie ou non, je doute que la Comédie ſoit fort utile dans un Pays, où ſelon Voltaire, la diſſipation, le goût des riens, la paſſion pour l'intrigue ſont les grandes Divinités.

Les Poëtes se croyent obligés de se conformer au goût de la Nation. Or quelles leçons peuvent recevoir les mœurs sur un Théatre où ce qu'il y a de plus licencieux est accueilli, pourvû que par la maniere dont on l'exprime, on laisse à l'esprit le plaisir de s'en occuper plus plus long-tems. Nos Acteurs ne sont pas plus réservés que l'étoient ceux des Romains. Vous sçavez, Monsieur, que Cicéron nous donne à entendre qu'on vouloit de son tems que les Comédiens fussent

aussi exacts que les Orateurs à ne rien exposer qui pût offenser les bienséances. Gardons-nous, dit-il, de tout ce qui choque les oreilles & les yeux. En quelque état que nous soyons debout ou marchant, assis ou à table, que la bienséance s'annonce toujours sur notre visage, dans nos yeux & dans nos gestes. Evitons également sur cela tout ce qui paroît efféminé & qui tiendroit de la mollesse, ainsi que tout ce qui est rude & grossier & ne disons pas que c'est AUX ORATEURS ET

AUX COMÉDIENS A OBSERVER CES SORTES DE BIENSÉANCES, & que nous n'avons que faire de nous y assujettir. *

Cependant quelque réservés que dussent être alors les Comédiens, Cicéron regardoit les Spectacles comme un divertissement obscêne, dangereux & presque toujours funeste. **

Ce n'est donc pas en

* Omne quod abhorret oculorum auriumque approbatione fugiamus. Status, incessus, sessio, accubitio, vultus, oculi, manuum motus teneamus illud decorum; quibus in rebus duo maximè effugienda sunt ne quid effæminatum aut molle & ne quid durum aut rusticum sit. NEC VERÒ HISTRIONIBUS ORATORIBUSQUE CONCEDENDUM EST ut iis hæc apta sint, nobis dissoluta. *De Off. Lib.* 1. *C.* 3.

** Genus jocandi petulans, flagitiosum, obscœnum, rerum turpidini adhibetur verborum obscœnitas.

fréquentant nos Spectacles qu'on réformera ses mœurs. On n'y va pas pour se réformer. Aussi pour l'ordinaire y est on Linx pour appercevoir les vices & les ridicules que l'on n'a pas, & Taupe à l'égard de tout ce qui pourroit représenter ceux que l'on a :

L'Avare des premiers rit du tableau fidéle,
D'un Avare souvent tracé sur son modele.
Et mille fois un fat finement exprimé,
Méconnoît le portait sur lui-même formé. *Desp.*

Bayle, cet Ecrivain dont les Ouvrages seroient utiles, si pour leur donner plus de cours, il n'y avoit souillé l'érudition par l'indécence &

par l'impiété ; cet Auteur, dis-je, trop fameux & qui est si cher à tous ces Libertins dont le cœur *est comme dissous dans la corruption*, a avancé dans un des volumes de sa République des Lettres au mois de Mai 1684, qu'il ne croyoit nullement que la Comédie fut propre à corriger les crimes & les vices de la Galanterie criminelle, de l'Envie, de la Fourberie, de l'Avarice, de la Vanité, & d'autres choses semblables. Il ne croit pas que Moliere ait fait beaucoup de mal à ces

désordres : & l'on peut même aſſurer, dit-il, qu'il n'y a rien de plus propre à inſpirer la coquéterie que les Piéces de ce Comique, parce qu'on y tourne continuellement en ridicule les ſoins que les Peres & Meres prennent de s'oppoſer aux engagemens amoureux de leurs Enfans. Il ſe mocque, avec raiſon, de ces perſonnes qui diſent fort ſérieuſement que Moliere a plus corrigé de défauts à la Cour, lui ſeul, que tous les Prédicateurs enſemble. Il croit que l'on ne ſe trompe

pas, pourvu « qu'on ne parle » que de certaines qualités » qui ne ſont pas tant un cri- » me qu'un faux goût & qu'un » ſot entêtement, comme » vous diriez l'humeur des » Prudes, des Prétieuſes, de » ceux qui outrent les modes, » qui s'érigent en Marquis, » qui parlent inceſſamment » de leur Nobleſſe, qui ont » toujours quelque Poëme » de leur façon à montrer. Voilà les déſordres dont il penſe que les Comédies de Moliere ont pu arrêter le cours.

Si le Théatre s'eſt encore épuré depuis Moliere, c'eſt que nos mœurs ſont devenues plus polies. Je conviens que ſur notre Théatre on veut à préſent des expreſſions moins groſſieres ; mais en revanche l'eſprit de corruption n'y eſt-il pas ordinairement répandu d'une maniere infiniment plus piquante ? Le Poëte ſçait que ce n'eſt pas tant un voile qu'on exige, qu'une gaze légere qui laiſſe le plaiſir d'appercevoir & de ſentir ce qui, préſenté trop à découvert, choqueroit

le goût de notre ſiécle. J'ai pour garant de mon opinion un Auteur aſſez moderne & nullement ſuſpect.

Le fameux Riccoboni, après être convenu que, dès la premiere année qu'il monta ſur le Théatre, il ne ceſſa de l'enviſager du mauvais côté, déclare qu'après une épreuve de plus de cinquante années il ne pouvoit s'empêcher d'avouer que rien ne ſeroit plus utile que la ſuppreſſion entiere des Spectacles.

Le Théatre, ſelon lui, étoit dans ſon commencement

le triomphe du libertinage & de l'impiété, & il est depuis sa correction l'école des mauvaises mœurs & de la corruption.

C'est relativement à ce sentiment qu'il a proposé son Plan de la réformation du Théatre pour la Tragédie & la Comédie. Il ne prétend pas y pouvoir comprendre l'Opéra. Il pense que ce Spectacle est si dangereux dans toutes ses parties, qu'il mériteroit plutôt d'être supprimé que d'être réformé. La Musique & la Danse, qui en sont

l'ame, lui paroiſſent être des écueils où la modeſtie & la pudeur échouent preſque toujours.

Je vous avoue, Monſieur, que le témoignage d'un ſi grand Praticien m'a fort prévenu contre ce Spectacle. Je l'ai conſidéré en Philoſophe, & il m'a paru qu'il n'y en avoit point où les ſens puſſent être plus fortement frappés ; puiſque, comme le dit La Bruyerre, ſon caractere eſt de tenir les eſprits, les yeux & les oreilles dans un égal enchantement.

La fiction lui appartient encore plus qu'à tout autre Spectacle. Auſſi y emploie-t-on tous les reſſorts, toutes les machines, & toutes les décorations qui peuvent le plus l'augmenter & l'embellir, afin que le merveilleux, qu'on s'attache à y faire briller, puiſſe ſoutenir les Spectateurs dans la douce & charmante illuſion qu'ils viennent y chercher.

Vous avez, ſans doute, remarqué dans le Poëme de La Henriade la belle deſcription du Temple de l'A-

mour, où Voltaire a cru devoir, à l'imitation de Virgile, faire chanceller la vertu de son Héros. Ne pourroit-on pas appliquer plusieurs vers de cette belle description à notre Théatre Lyrique, qui mérite bien d'être appellé le Temple de l'Amour; *sacrarium veneris & ars omnium turpitudinum?*

On y entend le bruit des Concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inspire les langueurs:
Les voix de mille Amans, les chants de leurs Maîtresses
Qui célébrent leur honte & vantent leurs foiblesses.
. . . .
Par des liens secrets on s'y sent arrêter,
On s'y plaît, on s'y trouble, on ne peut les quitter.
. . . .
On y boit à longs traits l'oubli de ses devoirs.
. . . .

Tout y paroît changé, tous les cœurs y ſoupirent,
Tous ſont empoiſonnés du charme qu'ils reſpirent,
Tout y parle d'amour. *Henr. Chant 9.*

Un grand Evêque de France * voulut un jour éprouver quel pouvoit être l'effet de ce jeu d'Inſtrumens que l'on appelle le premier coup d'Archet. Il fit venir chez lui les meilleurs Muſiciens & leur dit d'exécuter ce que tout le Public regarde, avec juſtice, comme un chef-d'œuvre de la Muſique Inſtrumentale. Le premier eſſai fut ſuffiſant pour l'ébranler de maniere qu'il congédia ſur le champ ces habiles Artiſtes. Et par ce

* M. Boſſuet, Evêque de Meaux.

prélude il jugea des funestes impressions de tout le Spectacle de l'Opéra.

En effet, on n'y entend retentir que des airs efféminés & lascifs, de ce genre de Musique auquel Quintilien reproche de contribuer à éteindre & à étouffer en nous ce qui peut nous rester encore de force & de vertu.*

Mais quoique tout bon Philosophe doive gémir sur le goût de corruption qui exerce son empire sur les Sciences

* Musica nunc in scenis effæminata, & impudicis modis fracta non ex parte minimâ, si quid in nobis virilis roboris manebat, excidit. *Quint. Lib.* 1. *Cap.* 10.

&

& ſur les Arts. Il ne faut pas pour cela nous rejetter dans la Barbarie d'où les Lettres nous ont tirés. On leur doit les plus grands avantages. * Un Peuple ne datte, pour ainſi dire, ſon exiſtence que du tems où le flambeau des Sciences à commencé à l'éclairer; il ſeroit ſeulement fort à ſouhaiter que l'éclat de ce flambeau ne fût jamais obſcurci par l'impiété & par la corruption, & que l'on fût auſſi ſcrupuleux à cet égard que l'étoit le célébre Eraſme: ſes paroles

* Ipſa multarum artium ſcientia etiam aliud agentes nos ornat atque, ubi minimè credas, eminet & excellit. *Dial. de Orat. Cap.* 32.

charmes de ce Spectacle, plus propre à flatter les yeux & les oreilles qu'à plaire à l'esprit, ne pouvoient l'empêcher de s'y ennuyer : mais c'est le moindre défaut de ces Drames, qui ont le plus ordinairement pour objet la représentation d'une action merveilleuse. Ils sont composés de maniere qu'il n'en est presque pas dont les vers n'expriment *ces lieux communs de morale lubrique* dont parle Boileau.

C'est ce qui fait le principal mérite du Théatre de Quinault. Car vous sçavez, M.

qu'il ne doit pas ſa réputation aux belles Sentences dont je lui ai fait tant d'honneur. La morale licentieuſe qui regne dans ſes Ouvrages eſt tellement uniforme, que les vers que je vous ai cités ſont preſque les ſeuls que l'on doive retenir; mais ils ſe trouvent diſperſés & perdus parmi tant d'autres ſi paſſionnés, que ſi on les liſoit dans les œuvres mêmes, ils ne ſeroient point capables de produire l'effet pour lequel je les ai employés. Si c'eſt à ce prix qu'on obtient des brevets de

Poëte des Graces dans le Temple du Goût, il faut renoncer au titre, & dût-on n'être qualifié que de *Poëte de la Raison*, il vaut mieux dire avec M. Racine le Fils :

Que nos Lyres se taisent
Si les sons de l'Amour sont les seuls qui nous plaisent :
Parce que l'Amour Dans le cœur le plus froid ne dort qu'à demi.

Riccoboni a donc eu raison d'exclure l'Opéra de son plan de réformation. Mais ce qu'il propose pour la réforme de la Tragédie & de la Comédie est trop peu favorable à la licence des mœurs pour faire espérer qu'on en fasse jamais usage.

Le célébre Mariana Jésuite prouve dans un de ses Ouvrages que les Spectacles devroient être abolis. Il y dit que le Théatre ne pourra jamais se réformer, parce que s'il se réformoit il seroit désert.

Cicéron, dont les œuvres Philosophiques sont si propres à former l'honnête homme, pensoit aussi sévérement à ce sujet. Oh la belle école, s'écrie-t-il, que la Comédie & la Tragédie! Si on en ôtoit tout ce qu'elle offre de vicieux, il n'y auroit plus de

Spectateurs. *

On ne peut donc pas attribuer aux Spectacles la gloire de corriger les vices. « Je » n'ai jamais entendu, dit M. » de Fontenelle à ce sujet, la » purgation des Passions par » le moyen des Passions mê» mes. En effet, Monsieur, ne seroit-ce point dans l'ordre moral un phénomene fort singulier ? Je voudrois au moins qu'on me citât quelqu'un qui se fût purgé par

* O præclaram emendatricem vitæ Poeticam ! de Comædiâ loquor quæ si flagitia non probaremus nulla esset omnino. Quid autem ex Tragædiâ, Princeps ille Argonautarum, tu me amoris magis quam honoris servavisti gratiâ, &c. *Tusc. Lib.* 4.

cette voie là, c'eſt-à-dire, que le Théatre eût rendu meilleur.

Mon incrédulité à cet égard eſt fondée. Vous ſçavez que les vertus finiſſent où commencent les excès. « Or, » ſelon M. de Fontenelle, » tout ce qui eſt régulier & » ſage auroit je ne ſçai quoi » de froid ſur le Théatre, & » pourroit même donner pri» ſe au ridicule. Les caracte» res qui flattent le plus l'in» clination des Spectateurs » ſont ceux où la force l'em» porte ſur la raiſon, & le

» courage ſur la prudence.
» C'eſt pourquoi Ladiſlas
» dans Vinceſlas paroît aima-
» ble, tout fougueux, tout
» impétueux, tout violent
» qu'il eſt. De même un Caton, une Sophoniſbe, un Ajax (réduits au déſeſpoir & n'ayant pas la force de ſe ſoutenir dans le malheur) ſe donnent-ils la mort? Cette foibleſſe ou plutôt cette fureur * eſt admirée. Ils paroiſſent, dit M. de Fontenelle, mourir noblement, en

* Rebus in anguſtis facile eſt contemnere vitam;
Fortiter ille facit qui miſer eſſe poteſt. *Mart. Ep. 57. lib. 11.*

faiſant eux-mêmes leur deſtinée. Vous voyez donc que, ſi on expoſe des vertus ſur la ſcene, l'uſage eſt d'en préſenter les excès, ſous prétex- de donner de la vigueur & de la chaleur aux caracteres, & pour lors ce ne ſont plus que des vices.

Et même l'erreur des faux préjugés n'eſt-elle pas encore flattée par les heureux ſuccès dont le vice eſt quelquefois couronné ? C'eſt au moins ce qui arrive dans toutes ces Piéces où l'on voit les intrigues des Amans les plus

indiſcrets & les plus téméraires terminées par le mariage. Dénouement qui tend à inſpirer que, pour être heureux dans ſa paſſion, il faut tout haſarder. C'eſt donc avec raiſon que Cicéron ſe mocque d'une pareille Ecole, & l'on pourroit douter qu'il eut adopté la deviſe CASTIGAT RIDENDO MORES.

Je ne doute point que les Spectacles ne puſſent peut-être me flatter par d'autres objets, mais

Il ne faut pas tout voir, tout ſentir, tout entendre

. . . .

L'occaſion fait un cœur différent.

Le célébre Ovide, que Quintilien a caractérisé d'une maniere si énergique en peu de mots, * pouvoit connoître ce qui étoit le plus capable de corrompre le cœur. Ce Poëte déclare qu'il n'y a rien de plus funeste pour la pureté des mœurs que les Spectacles. ** C'est en quoi je trouve qu'il mérite d'être loué, *Laudandus tamen in partibus*, de même que lors qu'il conseille de s'abstenir de lire des Poësies aussi tendres que les

* Lascivus quidem in heroicis quoque Ovidius & nimium amator ingenii sui, Laudandus tamen in partibus.

** Ille locus casti damna pudoris habet.

ſiennes. * Madame Deshoulieres nous dit auſſi :

Contre l'amour voulez-vous vous défendre ;
Empéchez-vous de voir & d'entendre
Ceux dont le cœur s'explique avec eſprit.

Or c'eſt ce qu'on ne voit & ce qu'on n'entend que trop ſur nos Théatres. Riccoboni nous donne une idée de la ſéduction qui y regne. Cet homme, ſi expert, & ſi diſtingué dans ſon art, nous dit que « les ſentimens, qui » ſeroient les plus corrects » ſur le papier, changent de » nature en paſſant par la

* Eloquar invitus, teneros ne tange Poetas,
Submoveo dotes impius ipſe meas.
. . . . . .
Carmina quis potuit tutò legiſſe Tibulli.

» bouche des Acteurs, & de-
» viennent criminels par les
» idées corrompues qu'ils
» font naître dans l'esprit du
» Spectateur, même le plus
» indifférent.

Il faut bien qu'il y ait une opposition toute naturelle entre la pratique de la vertu & la fréquentation des Spectacles, puisque l'on seroit surpris d'y rencontrer nos illustres Citoyens qui occupent les plus hautes places de la Magistrature. Sur quoi donc est fondée la raison qui les en éloigne?

Si vous n'étiez pas, Monsieur, dans l'habitude de juger les pensées parce qu'elles valent en elles-mêmes, & non point par la célébrité de leurs Auteurs, je vous dirois que nos Magistrats ne croyent pas devoir aller aux Spectacles, *parce qu'ils ont acheté cher leurs Offices de Judicature*, & je vous citerois pour mon Auteur un de nos plus grands Poëtes, * qui à cer-

* Œuvres de Voltaire. Lettre à un premier Commis. Si cette Lettre (*de Voltaire*) est quelque jour honorée d'un Commentaire, le Scholiaste observera, sans doute, qu'il ne faut pas croire que l'Auteur ait pensé qu'il y ait des Juges qui prennent réellement, pour tarif de leur gravité, la finance de leurs Offices : mais que cette idée burlesque est une satyre qui, toute insipide qu'elle est, constate au moins l'opinion des Magistrats au sujet des Spectacles.

tains

tains égards mérite tant d'éloges. Mais vous ſeriez peu ſatisfait d'une pareille raiſon. En effet, s'il n'y en avoit point d'autre, vous pourriez, avec quelque droit, dire avec cet Auteur que ce ſeroit *montrer beaucoup de gravité & bien peu de goût.*

Je ſuis perſuadé que vous avez une meilleure opinion de nos Magiſtrats. Vous ne vous offenſez point de la régularité de leurs mœurs & de la gravité de leur conduite. Vous ſçavez que l'Etat de Judicature eſt une eſpece de Sa-

cerdoce dont le caractere exige toutes les vertus & exclut tous les vices ; ainsi l'on pourroit appliquer à cet Etat ce que Cicéron dit de la Philosophie : *Dux vitæ, virtutis indagatrix, expultrixque vitiorum.*

Pourquoi donc nos sages Magistrats s'interdisent-ils les Spectacles ? Je pense que c'est parce que la haute sagesse, qui a coutume de relever les talens supérieurs que supposent les grandes dignités de la Magistrature, se trouverroit offensée par tous les

propos de Théatre, & par un si frivole emploi du tems. Or si ces respectables Magistrats ne s'interdisent les Spectacles que parce qu'ils les regardent comme un plaisir incompatible avec la sagesse, ne devons-nous pas soutenir de même l'honneur de notre vertu?

S'ils paroissent singuliers en se privant des Spectacles, c'est donc parce qu'ils sont plus exacts à observer ce qui est d'une obligation universelle. Ils croient que leurs exemples seroient encore plus perni-

cieux que leurs fautes. * Ils ne veulent point se permettre une licence qui n'est tolérée dans l'Etat, que parce que le plus grand nombre s'y porte, & qu'il y auroit quelques inconvéniens à la supprimer : *Aufer meretrices de rebus humanis, turbaveris omnia libidinibus.*

C'est-là le motif qui engage même le Chef de l'Eglise à tolérer dans ses Etats l'usage des Spectacles, ainsi qu'un autre encore plus vicieux. Comme ces abus & ces li-

* Plus exemplo quam peccato nocent. *Cic.*

cences exiſtoient avant que la Souveraineté Temporelle fut unie à la Puiſſance Spirituelle, les Papes, pour maintenir la tranquillité dans l'ordre civil & politique, tolerent, comme Souverains, ce qu'ils ſouhaiteroient pouvoir abolir comme Pontifes. Benoît XIV, dont la piété & les lumieres ſont aſſez connues, vient de donner tout récemment une preuve de cette bonne intention, en réduiſant à Rome le nombre des Théatres.

On doit lui en ſçavoir gré,

& ne point mettre en question s'il ne seroit pas plus aisé au Souverain Pontife qu'à tout autre Prince d'abolir les Spectacles dans ses Etats, puisque, selon quelques Auteurs, S. Louis chassa de son Royaume tous les Comédiens. Des gens malicieux pourroient peut-être résoudre le problême d'une maniere odieuse.

Mais quant à nous, autres tems, autres mœurs. Je crois que, si S. Louis eût régné en ce siécle, sa piété auroit à cet égard rencontré beau-

coup d'obstacles, & que peut-être il auroit usé de tolérance. La prudence même n'auroit-elle pas rendu impraticable cette sage conduite? Je le croirois, attendu la différence qu'il y a entre nos mœurs & celles du treiziéme siécle.

On connoît les changemens arrivés dans nos usages depuis que les Seigneurs, devenus oisifs dans leurs terres par la privation de l'exercice de la Justice & des autres grands priviléges de l'ancien droit féodal, commencerent

à être attachés à la Cour & à la Capitale, autant par le plaisir que par l'intérêt & l'ambition.

Du tems de S. Louis les Seigneurs ne quittoient point leurs terres, où ils s'étoient arrogé presque tous les droits de la Souveraineté. Ainsi lorsque l'on dit que ce saint Roi chassa de son Royaume tous les Comédiens, que l'on appelloit en ce tems les *Auteurs de la Science gaye, les Troubadours* ou *les Trouveres*, il faut entendre qu'il ne les chassa que des Provinces & des Vil-

les de ſon Domaine; puiſque, entre autres exemples, Alphonſe Comte de Toulouſe ſon frere les ſouffroit & les protégeoit à ſa Cour.

Il en fut de même lorſque Saint Louis voulut abolir la pratique barbare des épreuves & des combats judiciaires, dont, alors, on ſe ſervoit pour décider de l'honneur, de la fortune, & de la vie des Citoyens, & même pour réſoudre des queſtions de Diſcipline Eccléſiaſtique. Ce ſaint Roi ne put détruire cet uſage que dans les Tribu-

naux de ſes Domaines. Il ne lui fut pas poſſible de le ſupprimer par tout le Royaume, parce que la France ſe trouvoit alors diviſée en une infinité de Seigneuries qui ne reconnoiſſoient qu'une dépendance féodale. Vous connoiſſez les déſordres qui réſultoient de cette forme de Gouvernement; mais cela ne regarde point les Spectacles.

Je crois, Monſieur, avoir aſſez juſtifié mes idées ſur cet objet. Elles ſont ſoutenues d'autorités ſi peu ſuſpectes que vous me repro-

cheriez peut-être présentement un ridicule, si j'avois la foiblesse de m'en écarter. D'ailleurs, *re vincimus ipsâ*, ces idées sont fondées sur les principes de la plus exacte Philosophie, puisqu'elles ne désapprouvent que ce que la Religion condamne.

Je conviens que c'est une autorité fort peu respectée par tous ces beaux Esprits licencieux que Rousseau appelle des Ecumeurs de dogmes arbitraires; mais

Pour moi qu'en santé même un autre monde étonne,
Qui crois l'ame immortelle & que c'est Dieu qui tonne. *Desp.*

il me ſemble que la Religion, qui fixe notre foi, doit auſſi régler nos mœurs.

C'eſt pourquoi dût-on me compter parmi ces Gens qui tiennent du Goth & du Vandale, je ne ſçaurois regarder le ſpectacle de la Tragédie comme *l'Ecole de la grandeur d'ame*, ni celui de la Comédie comme *l'Ecole de la vie civile*. Ce ſont de ces plaiſirs qu'il faut fuir, quand on craint l'inquiétude.

Curam horreſcenti non eſt quærenda voluptas.
Ant. L.

Et je ne penſe pas que, pour ſoutenir cette maxime, on

puiſſe, *tout bien peſé*, me déclarer *Ennemi de la Patrie*. * Ce ſeroit une eſpece de fanatiſme que je ſerois en droit de dénoncer au tribunal de la Raiſon. *Philoſophia non tollit affectus*. On peut être bon Patriote ſans ceſſer d'être Philoſophe, pourvu qu'on prenne ce dernier mot dans ſon véritable ſens. Car vous ſçavez, Monſieur, combien on

* Qualification odieuſe que Voltaire a appliqué, ſans doute dans un délire poétique, aux Cenſeurs des Spectacles, ſous prétexte qu'ils s'oppoſent au bien des Pauvres. Il ne ſçavoit pas apparemment que la taxe dont il veut parler a pour origine une impoſition de 800 l. pariſis que les *Acteurs de la Paſſion* furent obligés de payer par un Arrêt du Parlement de 1541, pour que les Pauvres fuſſent un peu indemniſés de l'extrême diminution des aumônes depuis l'établiſſement des Spectacles.

en abuſe aujourd'hui. Ce ne ſera plus un nom honorable, s'il continue d'être uſurpé par ces Incrédules qui s'efforcent d'ébranler tous les fondemens du raiſonnement humain, dans l'eſpérance de pouvoir conteſter avec plus de ſuccès les preuves de la Religion. Le ſyſtême de ces prétendus *Inconvaincus* vous paroît auſſi inſenſé qu'impie; & vos ſentimens à cet égard répondent à la juſteſſe de votre eſprit & à la droiture de votre cœur dont j'eſpere éprouver les effets dans le ju-

gement que vous porterez de cette Lettre.

J'ai l'honneur d'être,
MONSIEUR, avec respect, &c.

Fautes à corriger.

PAge 3. *ligne* 14. cette, *lisez* cet.
Pag. 11. *lig.* 3. se trouve, *lis.* 3. se trouvent.
Pag. 13. lig. 8. *Rous.* *Liv.* 1. *chap.* 2, lisez *Rous. Liv.* 1. *Ep.* 2.
Pag. 26. *lig.* 2. son, *lis.* sont.
Pag. 39. *lig.* 2. resusés, *lis.* refusés.
Pag. 40. *lig.* 2. considerer, *lis.* considérer.
Ibid. lig. 7. Aufferimur, *lis.* Auferimur.
Pag. 41. lig. 11. *alto*, lis. *aliò.*
Pag. 58. *lig.* 16. nons, *lis.* nous.
Pag. 95. *lig.* 8. En effet, Tacite, *lis.* En effet Tacite.
Pag. 96. *lig.* 15. interieurement, *lis.* intérieurement.
Pag. 113. *lig.* 7. Comédies. *lis.* Comédies?
Ibid. lig. 12. ou non, *lis.* ou fausse.
Pag. 114. *lig.* 11. long-tems. *lis.* long-tems;
Pag. 117. *lig.* 13. portait, *lis.* portrait.
Pag. 139. *lig.* 5. prétex-, *lis.* prétexte.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier une *Lettre de M. Des P. de B*, Avocat en Parlement, sur les Spectacles*, & n'y ai rien trouvé qui en empêche l'impression. On ne peut que louer les vues du jeune Auteur & son zele pour la régularité des mœurs dans un siécle fécond en Ouvrages où l'on paroît si peu la respecter. A Paris le 29 Septembre 1755. BONAMY.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT: Notre amé JACQUES-HUBERT BUTARD, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre: *Lettre de M. Des P. de B* sur les Spectacles*, s'il Nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage, autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes: Faisons défenses à tous Libraires, & Imprimeurs, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le

Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DELAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DELAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MACHAULT, Commandeur de nos Ordres : le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la Copie des Présentes qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soi soit ajoutée comme à l'Original : Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires ; Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles le troisième jour du mois de Décembre, l'an de grace 1755, & de notre Regne le quarante-unième. Par le Roi en son Conseil.

Signé LE BEGUE.

Registré sur le Regist. XIV de la Chamb. Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1. fol. 1. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris le 9 Janvier 1756.

Signé, DIDOT, *Syndic.*

J.G. Aspin
22.9.1987
[ZAH.]

une Salle au comte [illegible] 1e6

50 f

de Me Desprez de Boissy

e 74

1f




GRAYS INN
LIBRARY

